

ALEXANDRA  
BADEA

TU MARCHES  
AU BORD  
DU MONDE



ÉQUATEURS ROMAN



TU MARCHES  
AU BORD DU MONDE

## DU MÊME AUTEUR

*Points de non-retour [Quais de Seine]*  
théâtre, L'Arche, 2019.

*Points de non-retour [Thiaroye]*  
théâtre, L'Arche, 2018.

*À la trace / Celle qui regarde le monde*  
théâtre, L'Arche, 2018.

*Je te regarde / Europe connexion / Extrémophile*  
théâtre, L'Arche, 2015.

*Zone d'amour prioritaire*  
roman, L'Arche, 2013.

*Pulvérisés*  
théâtre, L'Arche, 2012  
Grand Prix de la Littérature dramatique 2013.

*Contrôle d'identité / Mode d'emploi / Burnout*  
théâtre, L'Arche, 2009.

Alexandra Badea

TU MARCHES  
AU BORD DU MONDE

Roman

ÉQUATEURS

ISBN 978-2-84990-775-7.

Dépôt légal : janvier 2021.

© Éditions des Équateurs / Humensis, 2021.  
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

[contact@editionsdesequateurs.fr](mailto:contact@editionsdesequateurs.fr)  
[www.editionsdesequateurs.fr](http://www.editionsdesequateurs.fr)

*À mes amies nomades,  
Adriana, Madalina, Velica.*





Le trio en *sol* majeur de Schubert déchire le silence du matin. Il est six heures. Dehors, il fait encore nuit. Dans l'immeuble d'en face, des fenêtres s'allument. On dirait des toiles de Hopper. Tu les regardes pendant quelques minutes, le temps de te réveiller complètement. Tu imagines des histoires à partir de ce que tu vois. Des femmes, des hommes et des enfants isolés chacun dans son cube : une cuisine, une salle de bains ou une chambre. Le même décor, les mêmes meubles, les mêmes lampes, les mêmes tons de lumière blafards.

Tu te lèves, tu descends du lit, tu fais deux pas et tu saisis ta trousse de toilette. Tu te diriges vers les douches communes au fond du couloir.

À cette heure-ci, tu ne vas croiser personne, il n'y a pas d'attente, tu peux prendre ton temps.

C'est ton seul moment de solitude de la journée. Tu mets le réveil une demi-heure plus tôt, tu as besoin de ce tête-à-tête avec toi, les pensées descendent dans ton corps, tout se pose doucement, la peur accumulée pendant la nuit s'éloigne un peu.

Tu partages cette chambre délabrée avec une autre fille depuis quatre ans. Au début, vous étiez quatre, après trois, et maintenant vous êtes deux. Au fur et à mesure de l'avancée dans la scolarité, vous avez droit à une plus grande surface. C'est la dernière année. Ça va être la dernière année. Chaque jour, tu répètes cette phrase pour te donner du courage.

Tu descends dans le métro. Ton regard se pose sur les grandes lettres qui composent le nom de la station. « Les Défenseurs de la patrie. » La deuxième lettre est tombée l'année dernière et on ne l'a pas encore remplacée. Dans les noms des stations, il y a souvent une lettre qui manque. Tu les repères à chaque arrêt du métro, c'est ton jeu secret avec la ville. En arrivant à la station « Les Héros de la révolution », tu te demandes quel est le lien entre eux et « Les Défenseurs de la patrie ». Deux stations les séparent. Peut-être deux générations ? Les grands-parents qui ont fait la Seconde Guerre mondiale et les petits-enfants qui ont renversé le régime cinquante ans plus tard ? À deux stations de distance, ils se regardent de loin.

À huit heures, tu commences les cours à la fac et tu essaies de ne pas t'endormir devant des diaporamas en PowerPoint expliquant les techniques de marketing de demain. Comment piéger davantage de clients. Inciter à la consommation, dépenser, soutenir l'économie, produire plus que nécessaire pour ne pas laisser la connerie se dissiper.

Le professeur parle. Il écrit des chiffres et des formules sur le tableau. Tu regardes sans rien comprendre. Tu ne peux pas comprendre. Tu ne fais aucun effort pour comprendre, ton cerveau est trop plein d'autres choses.

Tu restes assise dans cette salle de classe, tu l'écoutes, tu prends des notes mais tu es loin d'ici. Tu ne sais même

pas à quoi tu penses. Tu ne sais rien. Et cette peur qui t'envahit t'empêche de vivre, s'immisce partout dans ton corps, surgit à chaque fois que tu essaies de sortir de la marche ordonnée du quotidien.

La peur revient. Tu ne peux pas la nommer. Elle n'a pas de corps, pas de visage, elle flotte à la surface de ta peau. Elle prend le pouvoir, elle fixe le rythme de ton cœur, le sens de tes sécrétions, la tessiture de ta voix. Tu la sens mais tu ne peux pas l'expliquer, alors comment tu pourrais la combattre. Tu n'essaies même pas.

Tu voudrais partir d'ici, tu voudrais disparaître, ce n'est pas ton endroit, ce n'est pas ta vie. Tu assistes à un spectacle qui ne t'appartient pas. Témoin inactif, passif, à attendre une résolution écrite à un autre endroit.

Il est huit heures du matin et tu es déjà fatiguée. L'énergie s'est dissipée pendant les premières heures de la matinée. C'est comme ça depuis quelque temps. Tu vis en boucle comme les adultes qui ont trahi leur jeunesse. Toi, tu n'as pas encore oublié complètement tes rêves, mais ce mouvement est en train de se produire lentement. Si quelque chose ne change pas dans les jours qui suivent, tu oublieras tout et tu t'inscriras dans le rang des corporatistes honnêtes. Ce n'est même pas une affaire de jours, c'est une affaire d'heures. Tu as peur plus que d'habitude ce matin. La liste sera affichée en début d'après-midi. Dans quelques heures, tu sauras si tu as été admise au Conservatoire. C'est la cinquième fois que tu passes le concours. C'est aussi la dernière fois. L'année prochaine, tu auras dépassé la limite d'âge. Une nouvelle vie est en train de s'ouvrir à toi. Tu le sais, tu le sens. Peu importe le résultat, tu vas changer de vie.

Si tu as ce concours, tu vas détruire tout ce que tu as construit ces trois dernières années. Tu laisseras derrière toi le marketing. Tous ces chiffres et toutes ces formules que ce professeur est en train d'enchaîner sur le tableau, tu pourras les jeter à la poubelle de ta mémoire. Tu garderas sans doute ton petit boulot d'enquêtrice de rue, histoire de payer ta scolarité et tes charges. Mais tout le reste va changer.

Si tu n'as pas le concours, tu vas détruire tout ce dont tu as rêvé depuis sept ans, tout ce qui est ancré dans ton être profond. Tu as décidé de ne plus jamais mettre les pieds dans un théâtre, ce serait trop douloureux. Tu vas vider ta bibliothèque, tu vas finir ton master et tu vas accepter l'offre de ton employeur actuel. Tu vas passer ta vie à grimper les échelons et à améliorer tes assurances, tu vas passer tes vacances d'hiver dans les Alpes autrichiennes et tes vacances d'été aux Baléares comme tout individu de la classe moyenne montante. Ça va être ça, ça pourrait être pire, tu vas t'y faire à cette idée. On l'a tous fait. On a tous oublié les commencements, alors tu pourras le faire aussi, tu pourras aussi t'inscrire sur la liste des perdants camouflés dans un costard de gagnant soldé chez Armani trois ans après la fin de la collection.

Le séminaire se termine. Vous sortez tous. Tu traverses la passerelle en verre qui relie les deux bâtiments de l'Académie de sciences économiques, l'immeuble néoclassique avec ses colonnes et sa coupole et le parallélépipède néo-soviétique avec son carrelage sali par les tags et les restes d'affiches décollées. Tu aimes beaucoup traverser cet espace, tu te sens suspendue à un vide inconnu, loin de cette ville dans un endroit que tu ne connais pas, dans un film américain pas trop dégueulasse, de ceux qu'on peut

voir à la télé le dimanche après minuit. Tu t'arrêtes une minute et tu regardes les voitures et les passants qui défilent sous tes pieds. Dans ce lieu de passage, loin de l'agitation extérieure, tu te sens protégée.

Tu sors dans la rue. C'est un après-midi de fin septembre qui ressemble aux automnes du lycée, quand tu séchais les cours avec tes amies pour vous promener dans la forêt. Dans la petite ville de province où tu as grandi, il n'y a rien à faire mais il y a la forêt. Autrefois tu te perdais sur ses sentiers, parmi les branches coupantes des arbres, et tu oubliais qui tu étais. Tu marchais et tu écrivais dans ta tête une autre histoire, cette histoire que ta mère avait oublié de te raconter. Ce n'était pas une histoire avec des fées ou des princesses, c'était une histoire avec une fille qui habitait ailleurs. Loin d'ici. Tu ne savais pas où, ni avec qui, mais tu l'envoyais loin, à chaque fois dans un endroit différent. Ton espace se limitait à cette ville de province et à quelques images volées aux livres et aux films, mais au milieu de cette forêt ton imaginaire s'envolait, il te portait loin, tu t'évadais de ce décor grisâtre.

Cette adolescente égarée dans la forêt revient près de toi pendant que tu traverses un square rempli de gosses hyperactifs et de grands-mères hystériques. Une meute de chiens errants fouille dans les poubelles qui se déversent. Ils te font peur. On dirait des loups égarés dans l'espace urbain.

Tu mets tes écouteurs. Tu écoutes le même CD depuis deux mois. Radiohead. « No Surprises » commence et tu te sens mieux. Tu t'accordes à la mélancolie de la chanson. Tu bouges les lèvres, tu chantes un peu et tu continues à marcher dans ce quartier délabré que tu aimes tellement. Des maisons anciennes décrépites, qui ont oublié leurs

propriétaires, des murs qui tombent sous une lumière de fin du monde, des clôtures bancales en fer rouillé, des jardins envahis d'herbe et de lierre. C'est beau, c'est presque un décor d'opéra. Tu as envie de danser dans ces ruines. Tu es fascinée par ce quartier préservé des pelleteuses qui ont rasé pendant cinquante ans les bâtiments historiques de la ville pour construire à la place des tours en béton. Tu aimerais trouver une mansarde ou une cave pour y habiter, tu en as marre de partager cette chambre au foyer universitaire, mais pour l'instant il n'y a rien. Juste des panneaux « À vendre », mais personne pour acheter car, au prochain tremblement de terre, ces murs affaiblis par le temps pourraient s'effondrer complètement. Tu traverses ce quartier chaque jour en faisant un petit détour entre l'Académie et ton boulot pour te donner l'illusion qu'une nouvelle vie pourrait commencer à cet endroit. Une vie inconnue qui portera une odeur forte.

Tu arrives devant un immeuble soviétique des années 1970, tu sonnes à l'interphone, on t'ouvre, tu montes. Tu n'aimes pas les ascenseurs. Une fois, tu es restée bloquée une nuit entière à côté de deux corps inconnus, l'air s'évaporerait et tu pensais mourir. Alors tu préfères monter à pied même si c'est au cinquième étage. Tu pousses la porte de l'appartement qui fait office de siège de la société de marketing qui te paye tous les trente du mois pour vingt heures d'enquête aux bouches du métro, tu enfiles un uniforme jaune fluo qui ne te va pas du tout, tu prends tes formulaires et la caisse de yaourts. Aujourd'hui, tu vas tester un nouveau produit. Tu vas rester quatre heures dans le froid pour demander aux passants qui acceptent de goûter ton yaourt s'ils aiment son goût, sa couleur, son odeur et son emballage. Quarante questions

que tu dois remplir en moins d'une minute, sinon tu ne vas pas faire ton quota.

Entre deux clients, tu regardes l'heure. Les listes doivent être déjà affichées. Cette pensée te donne la nausée. Ton ventre tremble et les pouces de tes doigts se sont enflammés. Tu respires en te concentrant sur les questions stupides de ton formulaire.

Tu attends. Tu n'as que ça à faire, attendre que le temps passe, que tu puisses ranger tes fiches au fond d'un tiroir et prendre un bus vers le conservatoire. Quelque part tu aimerais prolonger cet état de suspension dans lequel tu te retrouves, cette absence de certitude. La porte est ouverte largement, tu peux t'enfuir encore. Pour combien de temps? Tu ne peux pas le savoir.

Tu es dans le bus maintenant, écrasée entre tous ces corps qui se forcent à trouver une place. Les portes se referment difficilement. Tu descends au prochain arrêt. Tu longes les murs du bâtiment du conservatoire. Tu vois des gens assemblés devant les listes. Il y en a qui rient, d'autres qui pleurent. Tu ne regardes plus. Tu respires.

Tu t'approches. Pas envie de te bousculer, tu ne veux pas sentir l'odeur des autres, leur respiration dans ta nuque, leur peur qui pulse. Tu aimerais être seule. Tu avances. Tu es tout près maintenant. Tu vois ton nom tout de suite. Il n'est pas sur la bonne liste. Tu repars. Le ciel est gris, lourd, une énergie étouffante s'installe dans ton corps.

Tu n'as pas regardé la moyenne, tu t'en fous de tout ça maintenant. Tu n'as pas envie d'en savoir plus. Tu veux juste t'éloigner de ce lieu qui porte l'empreinte de ton échec définitif. Tu éviteras ce quartier à partir d'aujourd'hui. Tu éviteras tout.